

II.

LES ÉPIDÉMIES DU CAP-SIZUN (*suite*)⁽¹⁾

II. — LA PESTE DE LESCOFF.

I.

Durant le moyen-âge, l'Europe a été, plusieurs fois, visitée par la peste. La plus célèbre et la plus désastreuse de ses invasions est celle du XIV^e siècle, connue sous le nom de *peste noire*.

La Bretagne n'en fut pas exempte. Elle y fit d'affreux ravages. C'est à cette invasion que se rattachent les pestes d'Elliant et de Plouescat qui sont demeurées légendaires.

A une époque plus rapprochée, la peste devint endémique. L'Europe se trouvait dans les mêmes conditions que l'Orient aujourd'hui. La France, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne étaient envahies par le fléau. Paris et Londres, comme Constantinople et Le Caire, le voyaient naître sur place et devenaient des foyers de contamination : telle, actuellement, Bombay.

Le mal se propageait surtout par les relations commerciales maritimes. Les marchandises, sortant des ports contaminés, semaient la contagion sur la plupart des points où elles étaient débarquées. Mais *ces épidémies ne s'étendaient pas dans l'intérieur des terres* soit à cause des mesures prophylactiques employées, soit que le mal, ainsi transmis, pour ainsi dire de seconde main, eût perdu de sa virulence.

Souvent aussi, les navires couvaient le mal dans leurs flancs. Il se montrait une fois au large. Leurs équipages, jus-

(1) Cf. — *Le Bulletin archéologique du Finistère* (1893, T. XX. mémoire, p. 3.)

qu'au dernier homme, ne tardaient pas à périr. Alors, drossés par les courants, poussés par les vents, ces navires allaient s'échouer au loin. Les riverains montaient à bord, et, avec les dépouilles qu'ils retiraient du milieu des cadavres en putréfaction, ils apportaient, chez eux, le mal qui ne tardait pas à les prendre.

C'est ainsi que la peste a dû se transmettre à la pointe du Raz. Les traditions et un chant populaire en ont gardé un souvenir très fidèle, malgré le caractère mystérieux donné à son invasion.

II.

Un jour, un navire fut aperçu dans le raz de Sein, au gré du courant, sans direction, amuré comme venant du Nord. Une fumée blanche sortait de son pont et s'élevait dans l'air. Par le travers de *Porzen*, le long de terre, le vent souffla du sud et fit pencher cette fumée vers la côte. Elle roula, en tourbillonnant, dans la gorge de *Porzen* et le vallon de *Bestrée*, et s'étendit, comme un voile, au-dessus de *Lescoff* et des villages environnants.

C'était bien un voile de mort, apportant dans ses plis un mal inconnu, qui prit bientôt un caractère surnaturel, menaçant tout le monde, n'épargnant aucun de ceux qu'il avait atteints. On l'appella *an drouk*, *le mal*. Aujourd'hui on le désigne encore sous le nom de *Klenved-Lescon*, *la maladie de Lescoff*.

On crut le fléau envoyé par Dieu pour punir la population. Aussitôt que la nouvelle de l'épidémie se fut répandue, tous les villages voisins, affolés, s'armèrent. Des gardes furent placés, en avant du bourg, pour interdire toute communication avec les endroits contaminés. Comme on essayait, de nuit, de transporter, au cimetière de *Plogoff*, les personnes qui mouraient de la maladie, ordre était donné de tirer sur tous ceux qui voudraient passer.

La pointe du Raz, d'un côté entouré par la mer, de l'autre isolée par des cordons de troupes, fut privée de toutes relations avec le reste de la contrée.

Que de scènes de désolation se sont passées, sur cette pointe aride, de deux kilomètres de long, parmi cette population, ignorante et superstitieuse, livrée à ses propres moyens, sans secours du dehors, en proie à ce mal inconnu, pour lequel il n'y avait aucun remède, et considéré comme une vengeance divine !

En quelques jours, la mortalité fut extrême.

On enterra d'abord dans l'église et le cimetière de saint Collodan. Mais bientôt — « cette église fut remplie jusqu'au seuil, et le cimetière jusqu'au haut de ses murs ». — Des travaux récents ont fait découvrir, sous le dallage de cette chapelle, de nombreux ossements.

L'église de Saint-Michel, plus tard remplacée par un ancien poste de gardes-côtes — « menaçait aussi d'être comble. » — Mais les morts étaient si nombreux et la terreur si grande, que bientôt on ne trouva personne pour ensevelir les cadavres.

Quelques personnes voulurent fuir la contagion. Deux jeunes gens, entre autres, avant de quitter Lescoff, allèrent se mettre sous la protection de saint Collodan. Ils étaient en prières dans sa chapelle, appelée *Ilis dianaou*, l'*Eglise d'en bas*, quand ils entendirent une voix, venant du ciel, les menacer :

— « Fi a ielo lec'h ma'karfed,
« Me a mo ar re 'meus choased ! »

— « Vous irez où vous voudrez,
« J'aurai ceux que j'ai choisis. » —

On comprit qu'il n'y avait plus qu'à se courber sous la main de Dieu.

Le fléau sévissait sous deux formes principales : les uns étaient frappés du mal, les autres seulement marqués.

Ceux qui étaient frappés tombaient sur la bouche et mouraient en quelques heures, le long des routes, dans les champs, au milieu de leurs travaux. Le laboureur tombait dans le sillon qu'il venait d'ouvrir, et, dans l'horreur de son agonie, ramenait, de ses doigts crispés, des poignées de terre sur son corps. Les femmes qui se trouvaient aux champs, gardant les bestiaux, s'adossaient aux clôtures ou se cachaient dans les blés. Là, relevant sur leurs faces, leurs tabliers, elles attendaient la mort qui ne tardait pas à les venir prendre.

Ceux qui étaient seulement marqués devenaient noirs ; le mal leur donnait un peu de répit, mais c'était pour prolonger leur agonie. Ils se retiraient au coin de leurs foyers. La fièvre les prenait ; des bubons survenaient.

Leurs proches se groupaient autour d'eux, résolus aussi à mourir, car ils savaient que le mal, une fois entré dans une maison, n'en sortirait — « qu'après en avoir fait le tour et « compté ses habitants, en quelque lieu qu'ils allassent se cacher ». — Là, tant qu'une personne restait vivante, elle entretenait le feu du foyer. La fumée, sortant de la cheminée, était, pour les voisins, l'indice que le mal n'avait pas encore achevé son œuvre. Lorsque la fumée cessait de s'élever, c'était le signe que tous les habitants étaient morts. Aussitôt on accourait pour murer les portes et les fenêtres.

Dans une maison du village de Kervaroc, on trouva un petit enfant, seul survivant de sa famille. Son père, sa mère, ses neuf frères, étaient morts. On le retira du milieu des cadavres et on lui donna un petit gâteau. L'enfant s'en alla, le long de la route, vers le bourg, roulant devant lui son gâteau et chantant :

- « Ruill, ruill, ma goastellie,
« Ken a mo kaved ma nao breuric ! »
- « Roulé, roule, mon petit gâteau,
« Jusqu'à ce que j'aie retrouvé mes neuf frères ! » —

Il n'alla pas loin. Le mal le frappa avant d'arriver au bourg, et il mourut sur place. On fit exception pour lui : ce fut le seul atteint du mal qu'on enterra dans le cimetière ; — « Encore ne fut-ce qu'après de longs pourparlers ». —

Lorsque le mal laissait aux moribonds quelques instants de lucidité, ils priaient les saints d'intercéder pour eux. Les femmes faisaient aux églises don de leurs objets les plus chers :

- « Ma zavancher lien guen,
« Laked-ha var oter sant Colloden ;
« Ac va bros lien-moan,
« A vo gred da sant Bastian. »
- « Mon tablier de toile blanche
« Sera mis sur l'autel de saint Collodan ;
« Et ma jupe de toile fine
« Sera donnée à saint Sébastien. » —

Dans une restauration de la chapelle de Saint-Collodan, on a trouvé des morceaux d'étoffes anciennes, sans forme, couleur, ni provenance connues ; il était d'usage de les déposer sur l'autel, le jour du pardon. Ces étoffes ont aujourd'hui disparu.

Elle fut admirable de résignation, cette population ainsi éprouvée. Au début un peu d'affolement, puis de la stupeur devant les atteintes soudaines du mal ; ce fut son seul acte de faiblesse. Mais bientôt elle se reprit : — « le fléau était envoyé par Dieu ; Dieu seul le ferait cesser quand il lui plairait ». — Elle se résigna à sa volonté, manifestant ses souffrances, ses angoisses, par ces seuls mots : « — *O goë!*... « ô Dieu ! » — Aucune scène de révolte, ou de désespoir ! aucun exemple d'égoïsme ! Il n'y avait aucun remède pour le mal ; mais les soins de la famille n'ont pas fait défaut ; des actes de dévouement se sont même produits.

La seule crainte des mourants, c'était de n'être point enterrés en terre bénite. D'après la croyance, encore aujourd'hui

très répandue dans le Cap, l'âme du mort qui n'a point reçu l'eau et la terre consacrées par l'Eglise est *dévoyée, dianked*. Elle ne suivra pas sa destinée qui est de recevoir, selon ses œuvres, sa récompense ou son châtement. Elle vaguera, sous différentes formes, avec pouvoir d'apparaître, jusqu'au moment où son corps aura reçu la terre du cimetière et l'eau du bénitier auxquelles a droit tout chrétien sortant de ce monde.

Une femme et sa fille, atteintes du mal, s'étaient retirées dans un champ d'avoine à Mesmeur. Quand on les retrouva, la fille était morte ; on l'enterra sur place. La mère exprimait sa crainte d'être aussi enfouie là ou elle allait mourir :

- « Na m' laked ked e touez ar c'herc'h :
- « Avoalc'h zo ed p' eo ed ma merc'h ! »
- « Ne m'enterrez pas parmi l'avoine :
- « C'est bien assez d'y avoir mis ma fille ! » —

Alors un serviteur montra son dévouement :

- « Nan ! tinti Lissen, na iaoc'h ked ;
- « Fi ial, da Blogon, d'ar vered ;
- « Ac po, bep sul, dour beniget ! »
- « Non ! tante Adélice, vous n'irez pas (au milieu de
- « Vous irez à Plogoff, au cimetière, [l'avoine].
- « Où vous aurez, chaque dimanche, l'eau bénite ! » —

Sa maîtresse morte, le serviteur la prit sur son dos pour la transporter, de nuit, au cimetière du bourg, mais son dévouement fut inutile : il fut tué par les gardes avant d'y arriver.

Déjà sept villages avaient péri : Kergarn, Kerveur, Kereign, Kervaroc, Kôtiès, Kervassé et Foss-ar-Grill. On y trouve encore quelques pans de murs, avec des poteries du moyen-âge. Les *forbigels*, sortes de fours, construits dans le pignon des maisons, en arrière des foyers, sont encore remplis de cendres, indices des feux entretenus par les derniers survivants.

Lescoff avait aussi perdu soixante personnes, plus des trois-quarts de ses habitants.

On n'osait plus demeurer dans les maisons. Une partie des survivants s'étaient retirés, en dehors du village, à Poul-Dénved, où ils avaient bâti des huttes. Une autre partie vivait autour de feux, en plein air, à Parc-ar-C'houlmed.

Enfin Dieu eut pitié de cette population. Un jour, on entendit une voix du ciel s'écrier :

- « An dud o vervél a druillou,
« Ac an halédan e bord an henchoù ! »
- « Les gens meurent par groupes,
« Et le plantain à larges feuilles au bord des chemins ! » —

On chercha la plante ; on en fit des remèdes, et bientôt la maladie cessa.

La pointe du Raz était devenue presque un désert. C'était rare d'y rencontrer un homme. On grimpait sur les talus pour le mieux contempler.

Telle est la tradition que nous avons reproduite, en lui conservant les sentiments manifestés par les conteurs,

III.

A quelle époque faire remonter cette épidémie ?

Quelle est son étiologie ?

Les personnes les plus âgées de Lescoff rapportent qu'elle eut lieu, 7 ou 8 *lignées*, ou générations, avant elles, par conséquent, aux premières années du xvii^e siècle. Un vieux titre de 1634 parle de terres de Kermeur, l'un des villages détruits appartenant au seigneur du Minvin, *mais ne mentionne pas les habitants de ce village*. Les registres de la paroisse de Plogoff sont de 1600 et n'en laissent aucune trace. Il faut donc remonter au-delà.

Or, en 1580, d'après de Thou, la peste gagna le nord de l'Europe. En 1596, d'après Mercatus, elle était en Flandre, d'où elle fut transportée à Santander. De 1596 à 1602, elle pénétra dans 14 grandes villes d'Espagne et jusqu'à Lisbonne. A cette époque, les relations de l'Espagne, avec le Nord étaient continuelles. Il est donc possible que la maladie ait été introduite à la pointe du Raz, par un de leurs navires désemparé, et pillé par les riverains.

Le mal avait deux caractères principaux : des pétéchies et des bubons survenant principalement au cou. Il avait cela de commun avec les *pestilences*, maladies sans définition comme sans remède, naissant en Orient et se répandant par toute l'Europe.

IV.

Voici le gwèrz composé à propos de cette épidémie :

GWERZ DROUK LESCON.

- « Eur batimant a zivar an Nord,
.....
- Kenta ma teuas an drouk a eneb an ty
E oa e *foss-ar-gril*, e ty *Fily* ;
- Ac'hanon a ias da *Ru-vic*,
Da *Ru-biriou*, da *Ru-gorziç* ;
Oud ar *Ru-vas* da *Ru-forc'hic* ;
- Ac'hanon eo éd da *Grei-Ker*,
Ac a redas partout e ker.
.....
- Ar ger a *Lescon* dianezet :
.....
- Dianezet ty ar *C'hren*
Ac ty *Guichaoua* oud a *Gleden*.
- Gad an aon arog ar c'hlenved,
A oa gred lochou e *Poul denved*.
- Karged an ilis beteg an treujaou
Ac ar vered beteg ar muriaou ;
- Karged a oa *ilis an Dianaou*,
Oud an oter-vas, beteg an treujaou,

- Ac eben a vezo ive,
Ma na blij gad an otrou Doue.
.....
- Kris ar galon neb a voelje,
E tal croas *Lescon*, neb a vije,
— O clevet ar glac'har ac ar gri
O tenna merc'h *Lich Ambreck* oud hi zy,
Ne oa ken kraouadur nemed-hi.
- *Mary Marechal*, ac hi mam
A oa ed, da *Vesmeur*, e toue al lann.
- *Lissen ar Rozen* ac hi merc'h...
A oa kaved e toue ar c'herc'h...
- « Na m' laked-ked e toue ar c'herc'h,
« Avoalc'h so ed, p' eo ed ma merc'h. » —
- « Nan, *Tinti Lissen*, na iaoc'h ked,
« Fi ial da *Blogon*, d'ar vered ;
- « Fi ial da *Blogon*, a dra sur,
« Ac a po dour beniget, bep sul. » —
.....
- « Ma zavancher lien *chass-kân* (sic)
« Laked-ha var oter *sant Collodan* ;
- « Ac va *bros calamân* (sic)
« A vo gred da *sant Bastian*.
.....
- « Ruill ! ruill ! ma goastellie,
« Ken a mo caved ma nao breurik ! » —
- Tri-ugent a zo maro e *Lescon*,
Neus ed, nemed unan, da vered *Plogon* :
- Ur minorik d'an *Normant*
Ac e oa kals tud o kousant.
- An dud o vervel a druillou,
Ac an *haledan* e bord an henchou !
- Ful labousic a lavaras, dre he gân :
« E *Parc al-leur* e ma an haledan !
- « An haledan e bord an henchou
« A refe d'oc'h ar remejou.

LE MAL DE LESCOFF.

- Un navire venant du Nord,
.....

- Le mal gagna la première maison,
A la *Fosse-du-grillon*, chez *Fily* ;
- De là, il gagna *Ru-vic*, (du latin vicus)
La rue des *Jarelots*, la rue de la *Gorge* : (vallon)
La *Grand rue* et la rue qui *bifurque* ;
- Puis le milieu du village
D'où il se répandit partout.
-
- La ville de *Lescoff* dégarnie ;
.....
- Dégarnie la maison de *Cren*
Et celle de *Guichaoua*, de *Cléden*,
- Par crainte du mal
On fit des huttes à la *Mare-aux-moutons*
- L'église est pleine jusqu'au seuil
Et le cimetière jusqu'aux murs.
- L'église, *située sur la pente*, était remplie,
Du grand autel, jusqu'au seuil :
L'autre le sera aussi
S'il ne plait à Dieu (de faire cesser le mal.)
-
- Cruel eut été le cœur qui n'eût pleuré,
Quand on sortait la fille de *Louise Ambrek* de sa maison :
Il n'y avait pas d'autre enfant qu'elle.
Marie Maréchal et sa mère
S'étaient retirées à *Mesmeur*, parmi la laude ;
Adélice Rozen et sa fille
Ont été trouvées parmi l'avoine :
« Ne m'enterrez pas parmi l'avoine,
« C'est bien assez de ma fille ! » —
« Non ! tante *Adélice*, vous ne le serez pas,
« Vous irez à *Plogoff*, au cimetière,
« Vous irez à *Plogoff*, c'est certain,
« Où vous aurez de l'eau bénite chaque dimanche.
-
- Mon tablier de toile.....(Ce mot m'est inconnu)
Mettez-le sur l'autel de *saint Collodan*
Et ma jupe de..... (mot inconnu).
Sera donnée à *saint Sébastien*.
-
- Roule, roule, mon petit gâteau,
Jusqu'à ce que j'aie retrouvé mes neuf frères.

Soixante ont péri à *Lescoff*,
Un seul est allé au cimetière de *Plogoff*,
Un enfant mineur de *Normant*,
Du consentement de beaucoup de personnes.
Les gens mouraient par bandes
Et le plantain à larges feuilles au bord des routes !
Un petit oiseau dit par son chant :
Dans le *Courtil de l'aire* se trouve le plantain :
Le plantain qui pousse au bord des routes
Vous donnerait les remèdes.

Ce chant que j'ai mis plusieurs années à recueillir, et dont il ne reste que des bribes, a perdu presque entièrement sa forme et son mètre primitifs. Il a été adapté à deux épidémies plus récentes ; elles feront l'objet de prochaines communications.

H. LE CARGUET.

Audierne, le 27 décembre 1898.

